

Voyage au centre de l'univers

Je voudrais être, Seigneur, pour ma très humble part, l'apôtre, et (si j'ose dire) l'évangéliste de votre Christ dans l'Univers. Je voudrais, par mes médiations, par ma parole, par la pratique de toute ma vie, découvrir et prêcher les relations de continuité qui font du Cosmos où nous nous agitons un milieu divinisé par l'Incarnation... Voilà mon évangile et ma mission.

Pierre Teilhard de Chardin

À l'heure dite, je me présentai devant la résidence située au numéro un de la rue Charles Dubois. C'était une maison, grande mais modeste, avec de lourds volets en bois, peintes en bleu. Juste devant la maison, passait un tronçon de la voie ferrée qui traversait Amiens. Les accords de la fanfare du régiment local jouant sur une place de la ville me parvinrent, mêlés au sifflement d'un train qui annonçait son départ. Je me dis que cette combinaison de bruits, le fracas de la machine et la romance de la musique, convenait parfaitement à l'homme qui habitait depuis de nombreuses années la maison devant laquelle je me tenais : celle de l'écrivain Jules Verne.

Une domestique âgée m'ouvrit la porte. Je lui annonçai que j'avais rendez-vous avec Monsieur Verne. Elle acquiesça, montrant ainsi que j'étais attendu, et me conduisit à travers un chemin pavé qui traversait le jardin de la maison. C'était la fin de l'été et les hêtres protégeaient de leur ombre une grande étendue de gazon bien entretenu où l'on ne voyait aucune feuille morte.

Un escalier en forme de spirale, avec une rampe peinte en rouge, nous conduisit vers l'étage supérieur. Je compris que nous entrions dans les appartements privés de l'auteur, le lieu où il était demeuré enfermé une grande partie de sa vie et où il avait écrit nombre de ses livres. Nous remontâmes un couloir orné de cartes anciennes. Le sol était recouvert d'un tapis. Nous nous arrêtâmes tout au bout, devant une solide porte en chêne.

La domestique frappa deux fois et ouvrit sans attendre de réponse.

« Monsieur de Chardin est là », annonça-telle.

La voix de Verne m'invita à entrer. Je pénétrai dans la pièce et la domestique referma la porte derrière moi.

Comment décrire sa première rencontre avec une personne que l'on admire depuis si longtemps et dont on a dévoré les livres depuis l'enfance en s'interrogeant sur le génie capable de créer de telles œuvres ?

Jules Verne, de par son apparence, ne correspondait pas du tout à l'idée que se font les gens d'un écrivain célèbre. Il ressemblait à un vieux marin, avec la chevelure grise et la courte barbe argentée qui encadraient son visage sanguin. Ses yeux étaient bleus et pleins de vie, bien qu'une de ses paupières commençât à tomber légèrement. Il avait le regard ferme et clair. Il se tenait debout, face à la porte, et tendait une main que je serrai immédiatement.

« Je suis ravi de faire votre connaissance, Monsieur Verne », articulai-je maladroitement.

J'étais très impressionné de me trouver en sa présence.

Il était un peu plus petit que la moyenne, et vêtu d'un simple costume noir. Sur sa veste, une petite rosette rouge montrait qu'il possédait la haute distinction de la Légion d'Honneur. Il avait la tête couverte d'une casquette deerstalker en drap fin.

« Je suis également enchanté, Monsieur de Chardin. Votre famille réside au château de Sarcenat, n'est-ce pas ? J'en ai entendu parler. J'ai cru comprendre que vous aviez un lien de parenté avec Voltaire.

– Une parenté bien éloignée, Monsieur Verne. La trisaïeule de ma mère était Marguerite Catherine Arouet, sœur de Voltaire. »

Le vieil écrivain sourit.

« Mais parenté tout de même, insista-t-il. Et vous êtes bien jeune, Monsieur de Chardin. Quel âge avez-vous ? Si je ne suis pas indiscret...

– Dix-huit ans, Monsieur Verne. »

Puis j'ajoutai précipitamment :

« J'ai lu vos romans depuis ma plus tendre enfance. Depuis que je sais lire, en fait.

– Oh, très bien. Lire dans sa prime jeunesse est un exercice qui fortifie l'esprit. Mon favori, tout petit, était James Fenimore Cooper. Et aussi Dickens. Je suis toujours resté un passionné de Dickens. Pour moi, il avait tout ce qui caractérise un bon écrivain : sensibilité, sentiments de bonne facture, et des personnages, d'excellents personnages. Comme Sterne, dont je suis également grand lecteur et admirateur.

– Pour moi, vous avez toujours été le plus grand ! » m'exclamai-je, emporté par la fougue du moment.

Jules Verne rougit, un peu gêné par ma déclaration.

« Quelle emphase, jeune homme ! »

Ses paroles contenaient une dérision que contredisait son sourire triste.

« Mais c'est très gentil, reprit-il.

– Monsieur, lui dis-je avec un véritable enthousiasme, vous êtes vraiment, pour moi et pour des millions de gens, un grand maître. Je vous admire depuis l'enfance. Vos romans ont enchanté ma génération, et je suis convaincu que vous continuerez d'émerveiller les lecteurs du futur. »

Jules Verne m'observa un moment, en silence. Puis il déclara, d'un ton lugubre qui me fit frissonner :

« Il est regrettable que certains ne pensent pas comme vous... Je n'ai jamais dissimulé mon désir d'entrer à l'Académie, un souhait jamais exaucé. Et je commence à perdre espoir. Il y a quinze ans, mon ami Alexandre Dumas a proposé mon nom. Et comme à l'époque j'avais des relations à l'Académie, dont Labiche, Sandoz et d'autres, j'ai cru pouvoir être élu et voir enfin la reconnaissance formelle de mon travail. Mais ce ne fut pas le cas. »

Ses mots étaient pleins d'amertume. Ils reflétaient les regrets d'un homme âgé qui aurait voulu avoir la chance de retourner en arrière et de vivre sa vie autrement. Je fus très attristé de l'entendre parler ainsi. Je craignis un moment que Verne n'ait accepté de me recevoir, malgré la réclusion totale dans laquelle il vivait, qu'en vertu des puissantes relations de ma famille. La mauvaise humeur altéra un moment son attitude affable, mais le vieillard balaya tout cela d'un geste de la main et un sourire revint illuminer son visage, tandis qu'il déclarait :

« Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais m'asseoir. J'ai une blessure à la jambe qui ne s'est jamais guérie complètement et qui me rend pratiquement invalide. »

Verne s'approcha d'un fauteuil et s'y cramponna des deux mains pour s'incliner lentement. Je m'approchai pour l'aider mais il rejeta mon offre en me remerciant de ma sollicitude.

Je regardai autour de moi. Je me trouvais dans le lieu où Jules Verne travaillait chaque matin. La pièce contiguë était occupée par plusieurs étagères, remplies de livres, qui allaient du sol au plafond. C'était l'endroit précis où l'écrivain avait créé la majeure partie de son œuvre magnifique. Je tentai de graver dans mon esprit tout ce que je voyais, sans perdre le moindre détail. Près d'une porte-fenêtre, se trouvait l'écritoire sur lequel s'entassait une grande quantité de feuilles griffonnées, soigneusement empilées. Je me demandai s'il s'agissait du brouillon de son prochain roman. Au-dessus du manteau de la petite cheminée reposaient deux bustes de bronze, l'un de Molière et l'autre de Shakespeare. Ils se faisaient face avec un air consciencieux, comme s'ils s'interrogeaient sur les grandes vérités de la vie. Au-dessus d'eux était accrochée une aquarelle représentant l'entrée d'un bateau dans la baie de Naples.

Jules Verne remarqua mon intérêt et me demanda :

« Connaissez-vous ce bateau ? »

Sans attendre ma réponse, il poursuivit :

« C'est le Saint-Michel. Je lui ai donné le nom de mon fils. Le saviez-vous ? Lorsqu'il avait votre âge, il m'accompagnait souvent lors de mes excursions nautiques. Ensuite, les choses ont empiré... En fait, tout est toujours allé mal. C'était un enfant très rebelle et il n'a jamais rien accompli de bon. Aujourd'hui, il est marié et vit à Paris. Je suis sans nouvelles de lui depuis bien longtemps... »

Je connaissais parfaitement l'histoire de Michel. Il avait été élevé dans un climat de désintérêt paternel et de froideur affective. Jules Verne, qui avait tant souffert de l'autoritarisme de son père, l'avocat Pierre Verne, ne s'était pourtant pas montré plus clément envers son propre fils. Peu après la naissance de Michel, il se plaignait déjà de ses pleurs qui l'empêchaient de travailler, et décida de le placer, très jeune, dans un pensionnat. Le gamin se sauva pour s'enrôler comme mousse à bord d'un vaisseau en partance pour les Indes. À son retour, Jules Verne le jeta dehors et le jeune homme, à peine âgé de dix-neuf ans, épousa une chanteuse. Mais il la quitta trois ans plus tard pour enlever une mineure de seize ans avec laquelle il eut deux fils en moins de onze mois. Effectivement, la communication entre Verne et son fils était quasiment nulle, excepté lorsque le jeune homme lui demandait de payer les nombreuses dettes qu'il contractait au fil de sa vie mouvementée.

« À quoi pensez-vous, Monsieur de Chardin ?

– Je suis sur le point de prendre le noviciat. »

Le regard de Jules Verne refléta un curieux mélange de sympathie et d'envie.

« Alors vos parents ont de la chance. Avez-vous une préférence pour un ordre particulier ?

– J'aimerais devenir prêtre de la Compagnie de Jésus.

– Un jésuite, dit le vieillard. Louable souhait. Au moins, on peut dire que la lecture de mes livres n'est en rien responsable de ce choix.

– Je crois pourtant que si, Monsieur, avec tout le respect que je vous dois.

– Vous voulez dire que la vocation vous est venue en lisant mes romans ? Je regrette, jeune homme, mais j'ai du mal à le croire. Je ne me souviens pas avoir évoqué le thème de la religion dans aucun de mes livres. Du moins pas avec une intensité propre à susciter l'engagement.

– J'ai découvert ma vocation en contemplant les merveilles de la création, Monsieur Verne, et vos livres ont contribué à m'ouvrir les yeux sur celles qui étaient lointaines et méconnues. Pour nos ancêtres, la foi conduisait à préférer Dieu à sa création, à se référer uniquement à Lui et à se sacrifier pour Lui. Pour moi, dans la foi, on se consacre corps et âme à l'acte créateur de Dieu, on adhère à Son pacte pour perfectionner le monde par l'effort et la recherche. Et vos romans traitent de cela.

– Vous parlez déjà comme un jésuite », commenta Verne.

Ce fut mon tour de rougir.

« Mon père me dit toujours que je mets la charrue avant les bœufs. Et il me reste encore un long chemin à parcourir pour pouvoir parler comme un jésuite.

– Vous y parviendrez, j'en suis certain. Et dites à Monsieur votre Père que je l'envie. J'ai toujours dit que je n'ai jamais eu de chance en tant que père ; mais je suis conscient qu'il n'est pas tant question de chance que de capacité à remplir correctement ses devoirs de géniteur. Et j'en ai été incapable. Je suis resté trop absorbé par mes livres, que j'ai toujours considérés comme mes véritables enfants, et j'ai négligé l'éducation de Michel. Lorsque j'ai tenté de réagir, il était trop tard ; passé un certain point, il n'est plus possible de redresser une branche qui pousse de travers. Dès lors, j'ai essayé de racheter ma mauvaise conscience en m'occupant de mon cher neveu Gaston. J'ai commencé à le traiter comme un fils, et... Bien, vous êtes sûrement au courant de cette triste histoire... Je crois qu'elle a été publiée dans tous les journaux.

»

Je la connaissais, bien sûr, mais Verne ressentait visiblement le besoin de me la raconter. Aussi, je lui demandai :

« Que s'est-il passé, Monsieur Verne ?

– Mon neveu m'adorait, et je l'aimais beaucoup, comme un fils. Un jour, il est venu me voir à Amiens et, après avoir murmuré quelque chose, d'un ton méchant, il a pointé un revolver sur moi et a tiré, me blessant à la jambe gauche. Je n'ai jamais pu remarquer correctement. On ne m'a jamais extrait la balle et la blessure ne s'est jamais refermée. Le pauvre enfant avait perdu la raison. Ensuite, il a raconté qu'il avait agi pour attirer l'attention sur moi, pour qu'on s'occupe enfin de ma demande d'entrer à l'Académie française. Il est maintenant dans un asile et j'ai bien peur qu'il n'en sorte jamais. Mon plus grand chagrin, après cet événement, c'est de savoir que je ne pourrai plus jamais voyager. J'aurais aimé visiter la ville de Chicago, mais vu mon état de santé et cette blessure toujours ouverte, il m'est impossible de quitter ma maison. »

Le vieillard eut un sourire amer. Puis il ajouta, au bout d'un moment :

« Parfois, la vie nous joue des tours cruels... Mais les hommes n'ont d'autre solution que de se résigner devant les desseins de Dieu. Ne croyez-vous pas, Monsieur de Chardin ?

– Je n'en suis pas certain, Monsieur Verne. Autrefois, on acceptait passivement les malheurs que le Monde nous envoyait. Aujourd'hui, seul celui qui a lutté jusqu'au bout peut se résigner. Voilà ce que je pense. »

Jules Verne m'observa avec curiosité.

« Une pensée très audacieuse, Monsieur de Chardin, déclara-t-il. J'imagine qu'il faut être très jeune et idéaliste pour afficher de telles vues.

– Vous, vos livres, ont contribué à forger en moi cette perspective des choses.

– Moi ?

– Si grands que soient les défis auxquels ils sont confrontés, vos héros ne se rendent jamais... Comme le docteur Samuel Fergusson, s'acharnant à traverser l'Afrique à bord d'un ballon d'hydrogène chaud. Lorsque son ami Dick Kennedy essaie de le convaincre d'abandonner l'idée du voyage, l'audacieux explorateur lui répond : *Les obstacles sont inventés pour être vaincus. Quant aux dangers, qui peut se flatter de les fuir ? Tout est danger dans la vie ; il peut être très dangereux de s'asseoir devant sa table ou de mettre son chapeau sur sa tête...* ».

J'avais cité son texte avec passion. Je repris ma respiration et poursuivis avec la même fougue :

« Fergusson symbolise la force de l'homme de science et son enthousiasme de découvrir sans cesse de nouveaux horizons, sans jamais faiblir devant les difficultés qu'il rencontre. N'est-ce pas là l'essence même de votre œuvre ?

– C'est de la fiction, mon garçon, rien que de la fiction. Ne commettez pas l'erreur de la prendre pour la réalité. Ni celle de confondre un auteur avec ses personnages. La vie est bien plus injuste et cruelle que les romans, et les fins heureuses sont rares dans le monde réel. La seule certitude est que nous perdons tous, à la fin. Tous.

– Peut-être pas », insistai-je en soutenant son regard.

Je notai alors que Verne percevait quelque chose d'anormal en moi. Peut-être était-il choqué par mon aplomb ou l'étrange assurance des propos d'un individu si jeune. Peut-être s'était-il souvenu de sa situation réelle. Son attitude changea soudain. Il détourna le regard pour le reporter sur une grande horloge suisse appuyée contre le mur où se trouvait la cheminée.

« Je crains que vous ne commenciez à vous lasser, mon cher enfant, dit-il. Les minutes passent si rapidement lorsqu'on bavarde. Je vois que nous parlons déjà depuis une demi-heure. J'ai été enchanté de vous recevoir et j'espère que vous reviendrez me rendre visite pour me raconter comment se déroulent vos études au séminaire...

– Monsieur Verne, lui répondis-je tranquillement, je vous assure qu'il faudrait des heures avant de s'ennuyer en votre présence.

– Vous êtes très aimable, mais... »

Jules Verne me lança un regard surpris lorsque je me levai pour marcher, non vers la porte de sortie, mais vers la porte-fenêtre qui donnait sur le boulevard Longueville. Une vieille longue-vue de laiton ouvragé reposait sur un trépied de bois, près de la fenêtre. Je l'attrapai à deux mains et me penchai pour regarder. Elle offrait une vue très pittoresque de la ville d'Amiens, avec sa vieille cathédrale et ses maisons médiévales. J'imaginai que depuis cette fenêtre, Verne pouvait observer l'aube chaque matin, lorsqu'elle commençait à poindre au-dessus des toits de la cathédrale.

Sans lâcher la longue-vue, je la fis basculer à soixante-cinq degrés vers le haut. Je me retournai vers mon hôte.

« Un bien bel appareil, déclarai-je. N'avez-vous jamais pensé à le pointer vers le ciel, Monsieur Verne ? »

Je m'écartai de la porte-fenêtre et de la longue-vue pour marcher dans la pièce. Ses yeux me suivaient avec méfiance et ne me lâchèrent que pour regarder brièvement en direction de la porte.

« La longue-vue n'a pas été créée dans ce but », affirma-t-il.

À présent, la voix de l'écrivain ne contenait plus la moindre trace d'amabilité. Il était évident que j'agissais avec un impardonnable manque de courtoisie devant son souhait de mettre fin à notre entretien. Je m'étais levé, j'avais déambulé effrontément dans son domaine privé et j'avais manipulé ses objets personnels avec le même naturel que si je m'étais trouvé chez moi. Peut-être commençait-il à se demander si j'étais vraiment celui que je prétendais être.

« J'aimerais toutefois que vous regardiez, repris-je en faisant un geste pour l'inviter à s'approcher de la longue-vue. Vous serez surpris par ce que vous allez voir. »

Il me faisait de la peine. Sa crainte était parfaitement compréhensible. Depuis l'incident avec son neveu, il n'avait aucune raison de se sentir en sécurité dans la même pièce qu'un inconnu. Mais il savait également qu'il n'avait aucune retraite possible si je tentais un acte violent, et qu'il valait mieux entrer dans mon jeu.

« Je n'en ai pas envie, mon garçon. Je ne veux pas fatiguer mes vieilles jambes pour voir un spectacle que j'ai déjà contemplé des centaines de fois. Je vous rappelle, puisque vous semblez l'avoir oublié, que ceci est ma maison et que je connais bien les panoramas que m'offrent ses fenêtres.

– Depuis quand n'avez-vous pas quitté cette pièce, Monsieur Verne ? »

Il soupira et ferma les yeux, comme s'il se sentait soudain fatigué de tout. Mais, au bout d'un moment, il les rouvrit et me lança un regard de défi. Comme l'aurait fait un de ses héros confronté à une difficulté. Sa réaction était compréhensible : je m'entêtais à rester malgré sa volonté de me voir partir. Mais il était hors de question que le jeune garçon malingre qu'il toisait montre la moindre peur en sa présence.

« On me demande souvent pourquoi je me suis enfermé dans cette maison et pourquoi j'ai choisi de résider à Amiens, moi qui fus dans ma jeunesse un fervent parisien. Mais je suis d'ascendance bretonne et j'adore par-dessus tout le calme et la tranquillité. Je ne serais plus heureux qu'en entrant dans un cloître comme vous vous y préparez. Je ne désire rien d'autre qu'une vie calme, consacrée à l'étude et au travail. Si je vivais à Paris, j'aurais probablement écrit dix romans de moins.

– Mais un homme comme vous, qui nous a tous fait voyager dans ses romans... Permettez-moi de vous dire que je trouve très étrange cette volonté de rester enfermé entre ces quatre murs.

– J’ai déjà beaucoup voyagé, mon garçon. Lorsque j’avais votre âge, je me suis consacré à la navigation, par pur plaisir ou dans le but de rassembler de la documentation pour mes livres. J’ai tiré profit de mes voyages dans chacun de mes romans et je regrette vivement de me retrouver confiné ici depuis le malheureux accident que je vous ai raconté. »

Je fis un pas vers son fauteuil et lui tendis les mains.

« Monsieur Verne, lui dis-je, permettez-moi de vous accompagner dehors. Vous pouvez vous appuyer sur moi si vous le désirez. Ce serait merveilleux de continuer à bavarder avec vous pendant que nous nous promenons dans Amiens... »

Le regard du vieillard se voila d’hostilité :

« Mon garçon, j’ai déjà fait preuve de beaucoup de patience à votre égard. Mais votre présence m’importune. C’est pourquoi je vous prie de quitter cette maison et de me laisser tranquille. »

Je n’avais aucune intention d’obéir. Pas après tous les efforts que j’avais déployés pour obtenir cette rencontre avec Jules Verne.

« Que pensez-vous de l’Éternité ? demandai-je en retournant vers la fenêtre pour regarder à travers la longue-vue.

– Je vous demande pardon ?

– La vie éternelle, Monsieur Verne. Vos livres n’en parlent jamais. »

N’obtenant aucune réponse, je me retournai vers le vieil homme qui m’observait avec une expression à la fois étonnée et terrorisée. Mais il ne me regardait pas directement. Il contemplait un point juste derrière moi.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il en se frottant les yeux.

Je me tournai vers mon reflet dans la fenêtre, que le romancier avait regardé avec stupeur. Nous étions en 1899 et à cette date j’avais exactement dix-huit ans, comme je l’avais déclaré à Verne. J’étais un garçon très maigre, plutôt grand, avec un visage émacié et des yeux vifs. Mais le reflet montrait un homme vieux, plus ou moins de l’âge de Verne, mais mince, grand et aristocratique, avec des cheveux gris et vêtu de l’habit noir des jésuites. Tandis que je l’examinais, le reflet changea comme une vision dans l’eau, puis s’effiloça en de minuscules particules qui se recomposèrent en une image d’adolescent.

« Mon nom est Marie-Joseph Pierre Teilhard de Chardin, comme vous le savez déjà... Vous sentez-vous mal, Monsieur Verne ?

– Non, je... répondit l’écrivain qui continuait de se frotter les yeux. Ma vue est de moins en moins bonne, et je vois parfois des choses étranges... Je vous prie de me laisser seul, Monsieur de Chardin. Je suis très fatigué, croyez moi.

– S’il vous plaît, Monsieur Verne, le priai-je, répondez et je partirai.

– Oui, bien sûr. Quelle était votre question ?

– Que pensez-vous de l’Éternité ?